

## *Préface*

Dans une communication lue à la Société anthropologique de Washington en 1971, j'affirmais que la « "parenté", tout comme le totémisme, le complexe matrilineaire et le matriarcat, est un non-sujet, puisqu'elle n'existe dans aucune des cultures connues de l'homme » et que « la "parenté" est un artefact de l'appareil analytique et n'a de contrepartie concrète dans aucune des cultures des sociétés que nous avons étudiées (Schneider, 1972, p. 59). » J'avais également qualifié d'absurde la notion de « parenté comme langage ». C'étaient là de pures allégations. Je tente avec ce livre d'expliquer ce qui motive ces affirmations et de les étayer par des arguments fondés et réfléchis.

Needham (1971) a soutenu une position similaire à peu près à la même époque. Bien que son raisonnement diffère du mien, nous sommes d'accord sur le fait que la parenté, en tant que chose, n'existe pas. Partant de là, Needham conteste la possibilité d'existence d'une théorie légitime de la parenté, car, en effet, comment pourrait-il exister une théorie à propos d'une « chose » inexistante ? Needham se trouve ainsi libéré de l'obligation de prendre en compte et d'examiner ce que les autres anthropologues, qui eux croient en l'existence d'une telle « chose », considèrent être une théorie de la parenté. Un tel raisonnement dépend évidemment de la prémisse selon laquelle il existe, indépendamment de la présence d'un observateur et des relations qu'il peut entretenir avec elles, des « choses » dont l'existence et la nature peuvent être objectivement décrites.

Mon point de vue est que l'existence ou non de la parenté dépend de la définition que lui attribue l'observateur. Cette définition témoigne de la manière dont l'observateur « la » conçoit et de la relation qu'il entretient avec « elle ». Needham semble penser qu'il s'agit d'une simple question empirique : la parenté est une « chose » existentielle qui est « là » ou elle n'est rien. Si elle existe vraiment, elle est bien là, que cela nous plaise ou non et quelle que soit la manière dont nous la concevons et la

définissons. Notre problème consiste alors à découvrir quelle est sa nature et quelles sont ses caractéristiques afin de la décrire et de la définir correctement. Je ne partage pas ce point de vue. Pour moi, l'existence de la parenté dépend en grande partie de la manière dont elle est comprise et définie. La définition de la parenté n'émerge donc pas uniquement (et ne peut pas émerger uniquement) de « sa » vraie nature.

Je me distingue de Needham sur un deuxième point, qu'il avance à l'étape suivante de son raisonnement. En dépit de son sentiment qu'il n'existe pas de chose homogène pouvant être nommée « parenté », Needham affirme : « Je ne nie donc pas l'utilité du mot "parenté". [...] ses usages sont variés, dans le sens où il peut servir à se référer à toutes sortes d'institutions, de pratiques et d'idées (Needham, 1971, p. 5). » Il dit également : « Permettez-moi d'adopter la prémisse minimale selon laquelle la parenté est liée à l'attribution de droits et à leur transmission d'une génération à l'autre (Needham, 1971 p. 3). » Needham justifie sa position en invoquant Wittgenstein : « Le terme "parenté" est ce que Wittgenstein appelle un "mot à tout faire" (Needham, 1971, p. 5). » En résumé, bien que la parenté n'existe pas en tant que chose et qu'il ne puisse y avoir de théorie de la parenté, il est néanmoins utile d'utiliser ce mot parce qu'il sert à se référer à toutes sortes d'institutions, de pratiques et d'idées liées à l'attribution de droits et à leur transmission d'une génération à l'autre. Non seulement la logique de cette position m'échappe, mais elle ne fait que déplacer la question sur le problème de la signification du terme « génération ». Car, en effet, si nous entendons « génération » dans le sens que lui donnent habituellement les anthropologues et les études de parenté, alors nous nous retrouvons à notre point de départ : une telle « chose » existe-t-elle ?

L'objectif premier de ce livre consiste en un examen critique des présuppositions sous-tendant l'étude de la parenté, ainsi que de l'idée même de « parenté » telle que les anthropologues des dernières décennies, à savoir Radcliffe-Brown, Lowie, Fortes, Eggan, Murdock, Needham avant qu'il ne voie la lumière, leurs associés et leurs étudiants, l'ont défendue. C'est de la théorie qui fonde le savoir conventionnel actuel, telle qu'on la trouve énoncée dans les manuels, les monographies et les articles d'anthropologues qui se sont penchés sur ce sujet, qu'il sera question.

Je dois cependant préciser que les « termes de parenté », la « filiation », ou encore le « mariage » ne feront pas l'objet d'un traitement spécifique et systématique, ce qui ne signifie cependant pas que la discussion les laissera intacts.

Pour une part, je conduirai cet examen critique en proposant deux « descriptions » alternatives du « système de parenté » propre à l'île de Yap, située dans l'ouest des îles Carolines. Un autre objectif de ce livre, quoique mineur, consiste à donner la mesure de l'invalidité de mes écrits antérieurs sur Yap, qui ont servi de source à la première description. Cet ouvrage est donc aussi une correction, ou une réévaluation, publique et publiée de ces matériaux.

De nombreuses personnes ont aidé à sa rédaction. Premièrement, ma dette à l'égard du Dr Labby, pour sa compréhension de la culture yap, fondée sur d'excellentes données de terrain, est immense et évidente. Il est indéniable que son travail de terrain et ses interprétations m'ont non seulement permis de reformuler ma propre conception de cette culture, mais aussi de comprendre tout un ensemble de problèmes qui avaient constitué un frein à la rédaction de ma propre monographie. Mon interprétation de la culture yap, telle qu'elle figure dans mes articles cités en bibliographie, était tout simplement inadéquate. Labby a, au moins pour moi, « démystifié Yap », et je pense que sa démystification résiste à un examen serré.

Le Dr Robert McKinley a lu attentivement l'avant-dernière version de ce manuscrit. Ses suggestions sont pour beaucoup dans la réécriture et la réorganisation du livre. Je lui suis très reconnaissant de l'attention et du soin qu'il a accordés à ce manuscrit, ainsi que de ses suggestions, que je n'ai bien sûr pas eu le bon sens d'accepter toutes. Il ne peut en aucun cas être tenu pour responsable des défauts de ce livre, il a fait le maximum. Il est en revanche responsable de certains de ses points forts.

Le Dr John Kirkpatrick m'a beaucoup aidé à traiter les données ethnographiques, puisque, ayant lui-même fait du terrain à Yap, il avait une connaissance intime des matériaux. Je regrette de ne pas avoir pu bénéficier de ses commentaires sur la dernière version.

La pénultième version a été relue par John Comaroff, la première partie par Terence Turner, et le chapitre 13 par Ward Goodenough. J'ai apprécié leurs commentaires, même quand nos désaccords étaient profonds. Je dois admettre qu'il est peu probable que, parmi mes lecteurs, un seul se soit trouvé en accord, parfait ou partiel, avec les arguments défendus dans ce livre. Je suis l'unique responsable de ses défauts. Les corrections de D. D. Kaspin ont très largement contribué à le rendre lisible (quand il l'est, évidemment). Je remercie chaleureusement le National Endowment for the Humanities pour la bourse qu'il m'a accordée durant l'écriture des deux premières versions du manuscrit. Je suis également reconnaissant au Lichtstern Fund du département d'anthropologie de l'université de Chicago pour son soutien.